

**AU CARREFOUR DE L'ORALITE ET DE LA
TRADITION ECRITE:
SOURCES MALGACHES
EN CARACTERES ARABES**



par
Noël J. GUEUNIER

Longtemps, la position classique de l'historien a été de reconnaître un rôle privilégié aux sources écrites - ce qui, dans le cas de Madagascar, revient pratiquement à concentrer l'attention sur les sources étrangères, au moins pour toute la période antérieure au XIX^e siècle. La position classique de l'ethnologue, elle, privilégiait les sources orales, à tel point que ce critère : société connaissant l'écriture / société sans écriture a servi à départager les domaines de l'histoire et de l'ethnologie. Comme l'explique H. Deschamps, l'écrit a été longtemps "la nourriture essentielle des historiens. Jusqu'à une époque récente, ils avaient abandonné les pays sans archives aux ethnologues, et la civilisation populaire aux folkloristes" (1968, p. 1433). Fort heureusement, ces préjugés ont été combattus, et la possibilité d'écrire une histoire fondée sur des sources orales n'est plus sérieusement niée, depuis notamment les travaux de J. Vansina. En sens inverse, on voit encore rarement les ethnologues s'intéresser à un matériau écrit - comme si quelque préjugé ordonnait que l'enquête, pour être originale, soit la transcription de données jamais fixées par écrit auparavant.

En fait, on a abordé souvent avec une certaine naïveté la distinction entre société de l'oralité et société à tradition écrite, comme s'il s'agissait de deux mondes radicalement différents. Pourtant, par exemple, les travaux de C. Pelras sur la littérature des Bugis des Célèbes (Indonésie) montrent comment dans

certaines sociétés, la possession de l'écriture *n'est pas* cette "révolution culturelle" qui "introduit dans un univers résolument nouveau, un monde social qui commence à passer de la communauté à la collectivité", que J. Poirier se plaît à y voir (1968, p. 535). Au lieu de deux situations, C. Pelras en distingue trois :

"Celle des sociétés où domine une grande littérature généralement imprimée, et où la "littérature orale" est une sorte de négatif de la "grande littérature" avec laquelle elle tranche sensiblement ; celle des sociétés sans écriture, où existe seulement la littérature orale ; et enfin celle décrite (...) à propos des Bugis, mais qui se retrouve plus ou moins dans d'autres régions d'Indonésie, à Sumatra, Java et Bali, en Malaisie, dans certains pays d'Asie, et qui fut peut-être celle de l'Europe avant la renaissance : dans cette situation, caractérisée par l'existence de textes non imprimés mais manuscrits, la littérature est une, et l'écrit et l'oral en sont les deux expressions inséparables".

(C. Pelras, 1979, p. 297)

Or on oublie parfois que les sociétés traditionnelles malgaches relèvent, tout au moins pour certaines régions, de cette troisième situation. En effet, Madagascar doit à sa position (sur l'extrême marge sud de l'expansion islamique) d'avoir été assez tôt en contact avec l'écriture arabe. Cette écriture n'a pas été utilisée seulement pour transmettre des textes religieux musulmans en langue arabe, elle a été adaptée à la notation de la langue malgache (on verra même que deux adaptations différentes ont été inventées dans deux régions différentes). Ce serait donc une perspective fautive que d'étudier la tradition orale - dans les régions où l'écriture a été utilisée anciennement, et même dans les autres régions car des contacts ont existé de tout temps d'une région à l'autre - en ignorant la tradition écrite qui a existé parallèlement, par exemple les manuscrits *sorabe* de la côte sud-est. Inversement, il serait encore plus vain peut-être de faire de l'étude de ces manuscrits un domaine isolé, comme s'il s'agissait là d'une réalisation unique, indépendante de la tradition orale commune à toutes les régions du pays.

Ceci est vrai d'ailleurs non seulement des sources écrites en caractères arabes, mais - pour la période plus récente - aussi de l'écrit en caractères latins. C'est une expérience fréquente aussi bien pour l'ethnologue que pour l'historien de rencontrer des traditions orales interpolées par la connaissance de documents écrits, comme ces généalogies qu'on recueille aujourd'hui et dont on découvre qu'elles sont tributaires de Callet ou de Grandidier... Le chercheur doit être capable d'identifier ces retours de l'écrit à l'oral, non pour éliminer ces documents qui peuvent être importants par ailleurs, mais pour pouvoir les critiquer et leur donner dans son information leur vraie place. Je me limiterai ici cependant aux sources écrites en caractères arabes, parce qu'elles posent des problèmes particuliers de collecte et d'interprétation, et présentent un intérêt particulier comme sources de connaissances historiques et anthropologiques.

Définissons nettement le domaine envisagé : j'appellerai littérature écrite malgache en caractères arabes tout document écrit en caractères arabes, composé, ou compilé, ou recopié et utilisé à Madagascar. Cette définition ne spécifie pas la *langue* dans laquelle le texte est rédigé. Cette langue peut être l'arabe (si on a à

faire à des textes composés à Madagascar en langue arabe, et on verra que le cas se présente), ou le malgache, ou d'autres langues ayant été transcrites à l'aide des caractères arabes, notamment le swahili.

Je viens de faire allusion aux régions différentes dans lesquelles l'écriture arabe a été ou est en usage. Cela surprendra peut-être certains, qui pensent que l'usage de cette écriture est un trait particulier à la côte sud-est de Madagascar. De fait, il est vrai que c'est de cette région que viennent les textes les plus nombreux, et aussi les plus anciens textes connus, mais on verra que la région nord-ouest connaît aussi une tradition d'écriture en caractères arabes.

Dès le milieu du XVIII^e siècle, on a avec Flacourt une description, précise, des techniques d'écriture dans la région sud-est, et cette description correspond bien à ce qu'on peut observer encore aujourd'hui en pays antemoro. Flacourt donne même des extraits de textes, traduits en français - donc les plus anciens témoignages datables de la littérature écrite malgache. Les manuscrits conservés les plus anciens pour lesquels on a des dates sûres ont été apportés en Europe seulement au XVIII^e siècle (ce sont les manuscrits "malayo-polynésiens" 24 et 25 de la Bibliothèque Nationale de Paris), mais G. Ferrand, qui les a étudiés et partiellement publiés, pense avec de bonnes raisons qu'ils peuvent remonter en fait jusqu'au XVI^e siècle. Pour la côte ouest, on n'a pas de documents aussi anciens, mais on a des attestations par des voyageurs étrangers (L. Mariano, F. Cauche) de l'usage de l'écriture arabe dès le début du XVIII^e siècle. (Pour ces références, et toutes celles qui seront données par la suite sur le *sorabe*, je renvoie à la mise au point la plus récente : J. Dez, 1983).

Ces deux traditions régionales, séparées, ont en commun précisément l'usage de l'écriture arabe, et la référence plus ou moins directe à l'islam, qui a introduit cette écriture à Madagascar, même si ses usagers actuels ne sont pas toujours musulmans. Leur étude pose donc des problèmes similaires, exige du chercheur la possession des mêmes techniques, et doit donc intéresser les mêmes spécialistes.

1. LA TRADITION ARABICO-MALGACHE DE LA COTE SUD-EST, OU SORABE

Je ne m'étendrai pas longuement sur ce domaine, relativement bien connu puisqu'il fait même l'objet d'enseignements universitaires, à l'Université de Madagascar et à l'étranger (équipe du Professeur J. Dez à l'Université de Paris-7 et aux Langues Orientales). Le corpus des textes à la disposition des chercheurs est important : manuscrits conservés dans les bibliothèques à Madagascar et à l'étranger (inventaires dans L. Munthe, 1982 et J. Dez, 1983). Plusieurs textes ont été publiés, pas toujours à vrai dire avec toute la rigueur souhaitable ; des chercheurs s'emploient actuellement à les revoir, et à publier ceux qui sont restés inédits.

Des textes restent évidemment aussi à découvrir sur le terrain : en pays antemoro, où la tradition est vivante, mais aussi peut-être en pays antanosy et antambahoaka, et en Imerina où la tradition arabico-malgache s'est étendue pendant une brève période du XIX^e siècle, avant l'adoption des caractères latins.

Une erreur parfois commise est de voir dans les manuscrits *sorabe* surtout des sources pour l'histoire événementielle, et de se désoler alors que les textes contenant des récits historiques soient si rares, et que tant de manuscrits se recopient les uns les autres ! Il ne faut pas négliger l'aspect vivant de la tradition, essentielle pour faire la critique, même des textes historiques : pourquoi recopie-t-on les manuscrits ? Comment les compose-t-on ? Un scribe met dans son livre ou *fandraka* tout ce qu'il a besoin d'avoir par écrit : généalogies, recettes de divination ou de guérison, etc. Avant toute interprétation, il faut s'interroger sur le statut social de cette écriture : son usage est surtout médical, magique et religieux. La détention des écrits est le privilège de certains groupes dans la société traditionnelle, et l'une des marques précisément de leur statut privilégié. Parmi ces groupes mêmes, l'apprentissage traditionnel de l'écriture prend la forme d'une initiation, réservée à un petit nombre d'élus.

Le lien avec l'islam est aujourd'hui très distendu : il a existé à l'origine, et il devait être encore assez fort à l'époque où ont été rédigés les plus anciens manuscrits connus, puisque ces derniers comportent des sortes de prédications musulmanes consistant en textes arabes avec une glose en malgache. L'intérêt de ces textes religieux est grand pour l'histoire des idées : on y voit par exemple que déjà à cette époque (que G. Ferrand fait remonter jusqu'au XVI^e siècle) les manuscrits emploient le mot *Zanahary* pour traduire l'arabe *Allah*, donc pour exprimer la notion d'un Dieu unique. C'est un argument important dans la discussion des anthropologues sur la notion de *Zanahary* : on sait que certains ont soutenu que le sens de *Zanahary* dans la culture traditionnelle est uniquement celui de "ancêtre divinisé", et que le sens de "Dieu unique, créateur" ne lui aurait été conféré que tardivement, sous l'influence des missionnaires chrétiens. Ces documents montrent que l'innovation, si innovation il y a, ne peut être attribuée aux missionnaires chrétiens, mais plutôt à l'influence musulmane, qui s'est fait sentir à Madagascar avant celle des missions chrétiennes.

Depuis, le lien avec l'islam s'est relâché : les scribes ne sont pas nécessairement musulmans (ils peuvent même être aujourd'hui convertis au christianisme ; d'ailleurs les petits groupes d'Antemoro musulmans d'aujourd'hui se rattachent plutôt à un mouvement de conversion récent).

Plutôt que de traiter d'une manière générale des manuscrits *sorabe*, ce qui dépasserait les limites d'un article, et risquerait de ne pas apporter d'éléments nouveaux à une discussion, je voudrais insister ici sur un point particulier : la question des *contacts de langues* à l'intérieur de ces textes.

On a vu que certains textes anciens sont bilingues : G. Ferrand a étudié ces textes difficiles : ils comportent un texte arabe avec une traduction ligne par ligne en malgache. Les deux posent problème : le texte arabe, vraisemblablement composé à Madagascar (un exemple donc de littérature malgache en langue arabe) pêche pour l'arabisant accoutumé à la langue classique à la fois par "son incorrection et son incohérence" (G. Ferrand, 1905, p. 225). Quant au texte malgache, il est un calque du texte arabe, et ses structures linguistiques ne peuvent parfois être décryptées que par référence à ce texte. Le type d'édition que G. Ferrand en a donné n'est pas pleinement satisfaisant, puisque celui-ci propose une seule traduction pour les deux textes, éclairant les obscurités de l'un par

l'autre. On obtient ainsi un texte suivi en français, mais en toute rigueur, on aurait préféré une traduction séparée pour chaque version, ce qui aurait permis au lecteur de suivre la démarche du scribe ancien rédigeant en arabe, et traduisant de l'arabe en malgache.

Les manuscrits qu'on écrit ou qu'on utilise de nos jours révèlent aussi ce type de problème : ils contiennent des passages dans trois langues différentes :

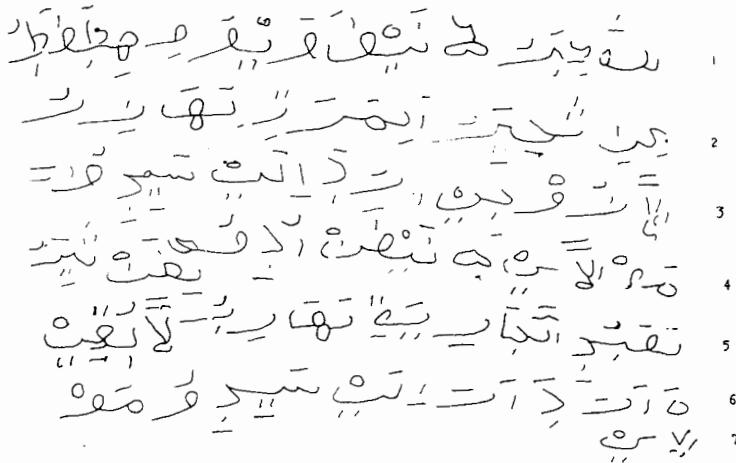
- en arabe, plus ou moins déformé,

- en une langue secrète fabriquée à partir de mots empruntés à l'arabe (c'est ce qu'on appelle le *Kalamo*), la différence avec les passages en arabe résidant en ceci que dans les textes en langue secrète, la structure de l'énoncé est celle du malgache, seul le lexique étant emprunté à l'arabe,

- enfin les manuscrits comportent aussi des passages en malgache.

Le malheur est que depuis l'époque de G. Ferrand, il n'y a plus de malgachisants qui soient aussi des arabisants - capables par conséquent d'élucider toutes les facettes de ces textes difficiles. Même la collaboration d'un malgachisant et d'un arabisant ne suffit pas toujours à résoudre les problèmes, car l'arabe des *sorabe* est un idiome bien spécial, qui dérouté l'expert en arabe classique. J. Dez et F. Viré ont collaboré de cette manière pour présenter une édition complète d'un manuscrit ancien déjà partiellement étudié autrefois par G. Ferrand (J. Dez et F. Viré, 1982).

J'illustrerai ces considérations par un bref exemple inédit, aimablement communiqué par M. Legros, qui l'a relevé dans un manuscrit de sa propre famille.



Le texte se transcrit ainsi :

1. Naefa vaiavy hitanga to-
2. noniny Sahero Alimaratsy Laharibo :
3. "La zozy rada ilay sazidy vo
4. maolay". Naefa ondevo lefan Sahero
5. Lañabody Lazarizatsy Laharibo : "Laboki-
6. ha arada ara ilay sazidy vo mao-
7. lay".

Essai de traduction :

Si c'est une femme qui va arriver, qu'on prononce le Talisman-pour-Femmes-Perdus :

"Non, ma femme ramène-la moi, ô mon Maître et mon Seigneur".

Si c'est une esclave qui s'est enfuie, [c'est] le Talisman-pour-Esclave-Servante-Perdue :

"Pour faire en sorte qu'elle reste, ramène-la vers moi, ô mon Maître et mon Seigneur".

Les deux rubriques : "Si c'est une femme qui va arriver, qu'on prononce..." et : "Si c'est une esclave qui s'est enfuie..." sont en malgache, la lecture et l'interprétation en est relativement facile (1). Chacune de ces rubriques est complétée par le titre du talisman à employer dans le cas mentionné, c'est-à-dire pour retrouver une femme perdue, ou une servante perdue. Les titres de ces talismans sont en langue secrète, formée à partir de mots empruntés à l'arabe :

Sahero Alimaratsy laharibo "Talisman-pour-Femmes-Perdus"

تَجِيْرُ الْعَرْتِ لَهَارِبُ

comporte les mots arabes

سحر

"charme, enchantement"

المرأة

"les femmes"

الهارب

"fugitif" ;

De même :

Sahero Lahabady Lahaziro Laharibo "Talisman-pour-Esclave-Servante-Perdue"

تَجِيْرُ لَعْبُدِ الْجَارِيَةِ لَهَارِبُ

comporte les mots arabes

سحر

"charme, enchantement"

لعبد

"pour l'esclave"

الجارية

"servante"

الهارب

"fugitif" ;

Enfin, les "talismans" eux-mêmes consistent en une formule qui est en arabe, mais que les scribes lisent en prononciation malgache. Le texte en est quelque peu altéré, mais il se laisse assez bien restituer :

et pour le second :

لا زوجي ردّ إلي سيدي ومولاي

لا بقیها ارد إلي سيدي ومولاي

(1) Encore a-t-il fallu introduire quelques corrections de lecture : aux lignes 1-2 le ms. a *toniny*, corrigé en *tononiny* ; ligne 2 *Lahaziro*, corrigé en *Laharibo*, d'après la ligne 5 ; ligne 4 *naefan*, corrigé en *naefa*, et *saero*, corrigé en *sahero*. La restitution des passages en arabe a été proposée par M. Inzoudine Saïd, professeur à Saint-Fons (France)

On aura noté que la compréhension du texte n'est obtenue qu'en combinant les données du texte malgache et du texte arabe : le texte malgache seul ne permet pas de savoir que l'esclave dont il est question est de sexe féminin, ce que n'indique pas le mot malgache *ondevo*.

2. LA TRADITION ARABICO-MALGACHE DE LA COTE OUEST.

Comme je l'ai dit, les premières attestations de l'emploi de l'écriture arabe sur la côte ouest sont à peu près contemporaines de celles qu'on a pour le *sorabe* sur la côte est. Mais aucun document ancien ne nous a été transmis. Tout au plus peut-on citer quelques brèves inscriptions, comme les inscriptions funéraires de Kingany (baie de Boïna), portant des formules pieuses en arabe, du XV^e ou XVI^e siècle (P. Vérin, 1975, pp. 302-311). Il est pourtant peu probable que les Antalaotsy, population islamisée depuis plusieurs siècles, n'aient pas utilisé la connaissance de l'écriture arabe que leur donnait la religion pour produire des écrits en langue profane. Probablement, des recherches attentives permettront la découverte de textes jusqu'à présent inconnus. Mais il n'est pas sûr que la langue utilisée anciennement pour l'écrit ait été le malgache : jusqu'au XIX^e siècle, le Nord de Madagascar, comme les Comores, connaissait une situation de diglossie, avec, à côté de la langue parlée, une langue des relations internationales qui était le swahili ; aux Comores, jusqu'au XIX^e siècle, les écrits sont en swahili, non en comorien. Il est possible que de la même manière, les Antalaotsy aient utilisé à l'écrit plutôt le swahili que le malgache.

Si on ne connaît pas de documents anciens, on trouve par contre un usage contemporain de l'écrit : chez des musulmans qui font de l'enseignement de l'écriture une partie de l'enseignement religieux, il est normal que des textes soient produits grâce à cette écriture. La langue peut être l'arabe, ou la langue profane. J'ai publié (I. Said, M. Ahmed Chamanga et N.J. Gueunier, 1982) un bref texte en arabe qui intéresse l'histoire du pays antankarana : il s'agit d'un cantique en l'honneur de Sayyid Ahmad Al-Kabir, un "missionnaire" qui a implanté l'islam dans le nord de Madagascar dans les années 1896-1919. Mais on ne sait pas si ce texte, qui est utilisé aujourd'hui, dans les fêtes musulmanes antakarana, a été composé à Madagascar ou aux Comores.

Des Malgaches musulmans, en pays sakalava, composent (il semble que le phénomène soit récent), à côté des anciens cantiques en arabe, des cantiques nouveaux en malgache, qui sont chantés pour les fêtes de confréries (F. Fanony et N.J. Gueunier, 1980 ; N.J. Gueunier, 1985). Ces cantiques sont écrits en caractères arabes, et diffusés entre les membres de la confrérie qui en transportent des copies, et les apprennent par cœur.

On a là une littérature religieuse, directement liée à la liturgie des confréries, et dont le statut est donc bien différent de celui des *sorabe* de la côte est : aucun souci de réserver ou de protéger le texte des regards indiscrets. Au contraire, on pourrait parler d'une "littérature de propagande" religieuse : il s'agit d'inciter les fidèles et les prosélytes à pratiquer mieux l'islam.

Voici un exemple d'un tel texte : poème musulman moderne en dialecte sakalava, recueilli en 1984 à Maintirano :

عَلِيَّةٌ عَلِيَّةٌ ۱ سَيِّدِ حَسْبِ عَلِيَّةٌ

1

رَحَارِ تَمَيِّدِكَ جَابِي نَمْبَارَ مَنَ اَيْنِ اِي
نَنْمَبَارَ جِرِيْلُ نَارِي سِيَتِ وُلُ حَنْمِي اَزِي

مُتُوْمِ بِيْرِي تَنْبِيَا مَارُ نَحِيَتِ نِيْرُ حَنِي

مَنْ اَبِي تَحِي نِتْلَحِيَا 5 فَالِ رِيْعُو يَتْنِ نِنِيَا

مَارُ مَرْكُ اِرِيْشِ قَدِي مَتُوْمِ مَحْكُ مَنَّاكِرِي
حَنْفَتُكَ اَسْتِكُ حَيْسِي جِيْرِي تَلِيْ قَمْبِي اِرِي مَنَّاكِرِي

مُتُوْمِ تَنْبِيَا بَرَاقِي صِيَامِ مَبْلُ حَسَنَتَا
حَنْفَتُكَ اَسْتِكُ اَمِنْ تَقِي نِيْدِيْشِ يِيْوِيْنَ اِلْ حَسَابِ

صَلِيْ رِيْمِ تَنْبِيَا لِحَانِ 10 اِنْتَلَا فِ مَلْ اِيْمَانِ
حَتِي حِيْرُ تَسْتِكُ يِيْوِيْنَ مِكْضَلِيْ مَسْكِرِيْنَ

Transcription :

س ت م

1. *aliyyat aliyyat*

Zanahary Tompotsika jaby
Nanambara jiborilo nazy
Motrome niteraka tinainy
5. Faly reo botrabotran'ny ainy
Motrome manjaka manan-kery,
Fahaleovam-be izay manan-kery
Kiama mbola hitsanga
Niditsy pepõny bilà hisabo

10. *Islamo milla' imani*

Mikosoalia maskiriny

sayyidi Muhammadi aliyya.
Nanambara manana ainy aby,
tiany olo hanompo azy.
Maro nahita ny terahany :
maty aby be ny talohany.
Maro manaraka azy tsy very,
hangataka atsika hisy jery.
Motrome nitengy Borako,
hanavotra atsika amin'ny ta 'bu.
soalà dimy tsy azo ambela *jamani*.
hatà hidirantsika pepõny.

Traduction :

1. A moi, à moi,
mon seigneur Muhammad, à moi !
Dieu est notre maître à tous
il a dit à toutes les créatures,
il a dit à son ange Djibril
qu'il veut que les hommes l'adorent.
Le Prophète est né un lundi
nombreux sont ceux qui ont vu sa naissance :
5. Ils sont heureux épanouis de vie,
et grandement frustrés ceux qui l'ont précédé.
Le Prophète règne il a la force,
les multitudes qui le suivent ne s'égareront point.
Grand triomphe pour ceux qui ont la force
prions tous pour obtenir l'intelligence.
Le jour de la résurrection surgira
le Prophète a chevauché Buraq,
Il est entré au paradis sans contestation
pour nous sauver du malheur.
10. L'islam exige la foi
on ne peut négliger les cinq prières, ô amis.
Faites la prière à la mosquée
afin que nous entrions tous au paradis.

FIN

Un premier point à noter est que l'adaptation qui a été faite de l'écriture arabe pour transcrire les articulations propres à la langue malgache n'est pas la même que dans la tradition du *sorabe*. Les solutions adoptées sur la côte ouest sont dans l'ensemble celles qu'on utilisait autrefois pour écrire le swahili en caractères arabes - confirmation, s'il en était besoin de l'ancienne influence du swahili dans cette région de Madagascar. D'ailleurs, la même adaptation de l'écriture arabe, à très peu près, fonctionne aussi aux Comores, où elle sert à noter le comorien et à Mayotte le dialecte malgache parlé par quelques villages de cette île (N.J. Gueunier, 1980). Je donnerai ici seulement l'exemple de trois des articulations malgaches qui, n'ayant pas d'équivalent en arabe, obligent à une adaptation de l'alphabet :

le phonème	est noté sur la côte est :	est sur la côte ouest
p	ف (lettre <i>fa</i> avec un diacritique)	ب (lettre <i>ba</i> avec un diacritique)
v	و (lettre <i>waw</i>)	ف (lettre <i>fa</i> avec un diacritique)
tr	ر (lettre <i>ra</i> avec un diacritique)	ر (lettre <i>ra</i>)

Ces écrits offrent encore un intérêt :

- pour l'étude de la langue : on y saisit la constitution d'une langue religieuse musulmane en malgache, que des historiens pourraient comparer avec fruit avec la constitution d'une langue chrétienne depuis le XIX^e siècle. Sans entrer dans les détails, on notera dans le texte cité, entièrement en malgache (sauf le premier vers en arabe, d'ailleurs fautif), que le vocabulaire religieux se constitue à partir d'emprunts au swahili (*Motrome* "Prophète", *pepôny* "paradis", *maskiriny* "mosquée"), et à l'arabe (*imani* "la foi", *ta 'bu* "le malheur"), mais aussi par spécialisation de mots du fonds malgache (*manompo* "adorer (Dieu)");

- pour l'étude littéraire : genre apparemment nouveau, le cantique musulman tient pour une part de la littérature religieuse de tradition arabe, pour une autre de la tradition orale malgache ; on y voit aussi et peut-être surtout une influence de la poésie malgache moderne, avec une versification inspirée de la poésie française : hémistiches de dix syllabes, rimes ;

- pour une étude de la sociologie des religions : que signifie ce mouvement nouveau (et d'ailleurs pas accepté de tous) qu'est l'introduction de la langue malgache dans les rituels religieux confrériques, domaine autrefois réservé à l'arabe ?

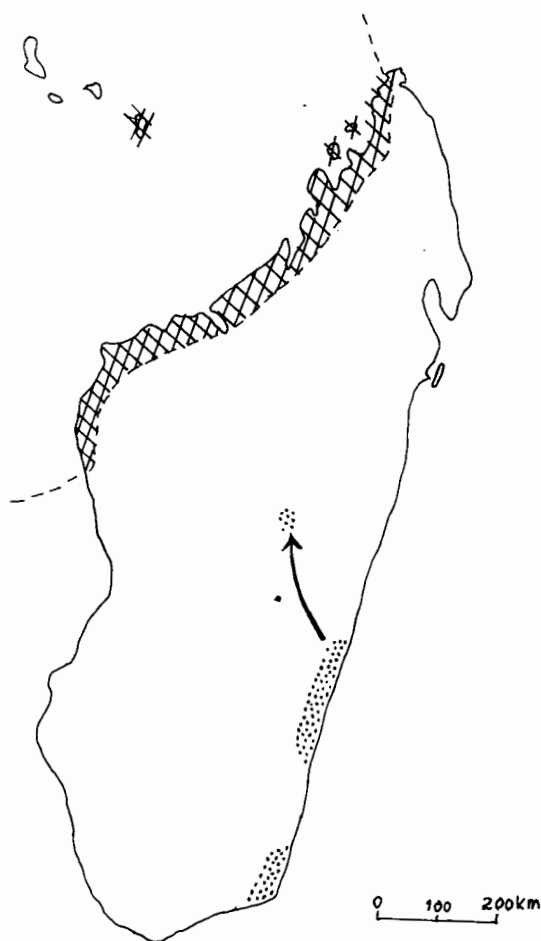
Remarquons pour finir que jusqu'à présent, cette littérature ne m'est connue que par un tout petit nombre de textes, et que je ne sais pas quelle est l'importance du corpus qui pourrait être réuni. C'est là une recherche qui commence seulement.

Cette contribution ne prétend donc pas présenter des résultats définitifs, mais plutôt des orientations de recherches, que je crois prometteuses, et qui sont effectivement en cours : des publications ont été faites, d'autres sont sous presse ou en préparation sur les différents thèmes abordés ici. Je souhaite qu'une collaboration puisse s'établir entre spécialistes de domaines différents pour explorer ces diverses sources écrites malgaches en caractères arabes : linguistiques (malgachisants et arabisants), historiens, anthropologues.

BIBLIOGRAPHIE

- DESCHAMPS (H), "Histoire et Ethnologie" in : *Ethnologie générale*, sous la dir. de J. Poirier, 1968, pp. 1433-1464.
- DEZ (J.), *Les Sora-be, Sources documentaires*, Paris : CNRS, 1983, 55 p.
- DEZ (J.) et VIRE (F.), *Le Manuscrit arabico-malgache "malayo-polynésien n° 26" de la Bibliothèque Nationale*. Paris, 1982, CNRS, 2 vol.
- FANONY (F.) et GUEUNIER (N.J.), "Le Mouvement de conversion à l'islam et le rôle des confréries musulmanes dans le Nord de Madagascar", *Asie du Sud-Est et Monde insulindien*, 11 (1-4), 1980, pp. 151-168.
- FERRAND (G.), *Un Texte arabico-malgache ancien...* Alger : Impr. Orientale, P. Fontana, 42 p.
(Extrait du Recueil de Mémoires et de Textes publ. par l'Ecole des Lettres et les Médersas en l'honneur du XIV^e Congrès des Orientalistes à Alger, 1905, p. 221-260.
- GUEUNIER (N.J.), "Un système d'écriture arabico-malgache à Mayotte (Comores)" *Asie du Sud-Est et Monde Insulindien*, 12 (3-4), p. 95-107.
"Le Monde est une Mer par grandes marées. Poèmes musulmans malgaches en dialecte sakalava" *Etudes Océan Indien*, 1985, 5, p. 151-182.
- LEGROS, *Présentation d'un manuscrit arabico-malgache de prescriptions médicales et magiques*. Mémoire de maîtrise (Lettres Malgaches), 1984, Tuléar, II-192 p., fac-similés.
- MUNTHE (L.), *La Tradition arabico-malgache vue à travers le manuscrit A-6 d'Oslo et d'autres manuscrits disponibles*. Antananarivo : Trano Printy Loterana 1982, 327 p., bibl., index.
- PELRAS (C.), "L'Oral et l'écrit dans la tradition bugis" *Asie du Sud-Est et Monde Insulindien*, 10 (2-3-4), 1979, pp. 271-297.
- POIRIER (J.), "Le Programme de l'ethnologie" in : *Ethnologie générale*, 1968, pp. 527-595.
- VERIN (P), *Les Echelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*. Lille : Service de Reproduction des Thèses, 1975, 2 vol.

DEUX DOMAINES D'ECRITURE ARABICO-MALGACHE



- ⋮⋮⋮ Domaine de l'écriture arabico-malgache du Sud-Est (sorabe)
- ⊗ Aire d'influence ancienne de la culture swahilie dans le Nord-Ouest (domaine de l'écriture arabico-malgache de l'Ouest).

FAMINTINANA

Nampifanoherin'ny olona indraindray ny fiaraha-monina mampiasa ny soratra sy ireo manome hasina ny teny ifandraisana. Heverina ho toy ny tontolo miavaka tanteraka tokoa mantsy ireo araka izany, tahaka ny hoe nitarika fiovan-javatra tanteraka ny fidiran'ny soratra eo amin'ny fiaraha-monina iray. Amin'ny fiaraha-monina malagasy anefa dia efa ela ihany no tafiditra tao ny soratra arabo tamin'ny fifampikasohana amin'ny tontolo silamo. Tsy dia nibahan-toerana firy anefa io soratra arabo io tamin'izany ka tsy nandrava ny firindran'ny fiaraha-monina izay anjakan'ny lafiny am-bava indrindra indrindra.

Ny haisoratra malagasy amin'ny soratra arabo dia mizara ho vondro-paritra roa izay miavaka noho ny endri-javatra maromaro :

- ny fomba fanoratra antsoina hoe *sorabe*, amin'ny faritra atsinanana, dia voatahirin'ny sarangan'olon-bitsin'ny ombiasa, izay mampiasa izany ho an'ny fahalalana amam-pahaizany manokana. Mahatonga azy ireo hihevitra ny sorabe ho toy ny tombon-tsoany samirery rahateo aza izany. Fandrindràny manokana ny abidy arabo amin'ny lafiny ara-peo amin'ny teny malagasy no ampihariny amin'izany.

Ankehitriny aza dia efa tsy hentitra loatra intsony ny fifandrohizany amin'ny fivavahana silamo. Fantatra fa tamin'ny taon-jato faha-17 no efa nisy lahatsoratra amin'io fomba fanoratra io. Lahatsoratra amina karazan-teny telo no hita eo : arabo, malagasy, ary teny iray miafina izay noforonina avy amin'ny voambolana arabo sy firafi-piteny malagasy. Noho ny lanjany arantantara dia voahadihady ara-dalàna io fomba fanoratra io ; ary dia io lafiny ara-tantara io aza indraindray no nanadinoana ireo lafin-javatra hafa sasany.

- ny fomba fanoratra amin'ny faritra andrefana, izay tsy nahitana lahatsoratra tranainy kosa hatramin'izao, sy mbola tsy fantatry ny manam-pahaizana loatra. Teraka teo amin'ny antokon'olona manaraka ny fivavahana silamo izy io, ary mifandray amin'ny tany sy faritra swahili aty Afrika Atsinanana. Manaraka ny fanoratana ny abidy arabo ampiharina amin'ny teny swahili ny mpanoratra amin'ny faritra andrefana iny rehefa mandrakitra antsoratra ny tenin-drazany. Lahatsoratra vitsivitsy amin'ny teny arabo, ary vao haingana amin'ny teny malagasy, no efa fantatra, ary mety nahitana lahatsoratra amin'ny teny swahili koa aza eo.

Ity fanazavana ity dia manome ohatra fohifohy anankiroa notsoahina avy amin'ireo fomba fanoratra roa ireo.

SUMMARY

Written culture and oral culture have sometimes been set over against each other as if they represented two radically different worlds, and as if the emergence of writing in a society spelt utter disruption. Yet writing in arabic characters penetrated the Malagasy culture fairly long ago through contact with the muslim world without disrupting the social balance in which speech still remains a fundamental element.

The Malagasy written literature in arabic characters is made up of two regional sets having each many distinctive features.

-The so-called sorabe tradition of the eastern coast is tresured by a narrow circle of people both deviners and healers who use it for their skill and consider it to be more or less a privilege of their group. They have their own adaptation of the arabic alphabet to the malagasy sounds. The link with islam is now very lax. This tradition is known through texts at least since the 17th century. The manuscripts contain texts in three languages : arabic, malagasy and a secret language made of arabic words and malagasy structure. This tradition has been well studied because of its historical interest, though this very interest has sometimes diverted attention from other aspects.

The tradition of the western coast has not so far provided us with old texts and is much less known to specialists. It is associated with circles actually practising islam and in connection with the swahili cultural zone of East Africa. When scholars of this area write their mother tongue, they resort to the adaptation of arabic alphabet used for swahili. A few texts in arabic and (more recently) in malagasy are known and one can expect to find a few texts in swahili as well.

This paper gives two short examples of the problemes raised by texts belonging to either tradition.